Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 62 (2015)

Heft: 1: Fascicule français. Transitions

Artikel: Intensités : cinq thèmes de réflexion

Autor: Merlin-Kajman, Hélène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-587498

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Intensités : Cinq thèmes de réflexion[1]

1. Des transitions

L'art, étudié par Léo Spitzer, des transitions chez La Fontaine... Les blancs sans transition de Flaubert... Le fragment ou le continu... Mais aussi, les époques, les mouvements, les styles, les auteurs de transition...

Le spectre des jeux possibles avec le concept ou l'image de « transition » dans les analyses de la littérature est infini : et chacun doit avoir ici la latitude d'inventer sa « manière ». Quelques citations cependant dessineront les déplacements que nous souhaitons introduire avec ce petit mot.

La première bien sûr est de Donald Winnicott, dans un article où il montre l'étroite parenté de l'espace transitionnel et de l'expérience culturelle : « un trait essentiel des phénomènes et des objets transitionnels est dans une certaine qualité de notre attitude, dans le temps même où nous les observons. »

La seconde, c'est la célèbre définition de l'aura par Walter Benjamin : « une singulière trame d'espace et de temps : l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il. » Cette phrase est à rapprocher de sa défense de la mode, « saut du tigre dans le passé » aussi bien que la révolution : « L'historien matérialiste ne saurait renoncer au concept d'un présent qui n'est point passage, mais arrêt et blocage du temps. Car un tel concept définit justement le présent dans lequel, pour sa part, il écrit l'histoire. L'historicisme compose l'histoire 'éternelle' du passé, le matérialisme historique dépeint l'expérience unique de la rencontre avec ce passé. Il laisse d'autres se dépenser dans le bordel de l'historicisme avec la putain 'Il était une fois'. Il reste maître de ses forces : assez viril pour faire éclater le continuum de l'histoire. »

Avec le concept de « transition », nous voulons introduire un tour supplémentaire – peut-être une sorte de compromis – certainement en tout cas l'abandon de l'éclat trop insistant de l'*unique* « virilité ». L'apparition d'un lointain, la rencontre avec le passé peuvent ne pas être « uniques », événement surgissant « *en un éclair* » et brisant soudain « le

[1] Aucun de ces thèmes de réflexion n'est clos. « Le contexte » ne fait que commencer.

Hélène MERLIN-KAJMAN, « Intensités : Cinq thèmes de réflexion », *Versants* 62:1, fascicule français, 2015, pp. 115-119

temps homogène et vide»: il suffit peut-être, pour que le présent se reconnaisse visé par le passé, que «la *continuité* cède le pas à la *contiguïté*» (Winnicott).

Le temps fait des plis dans l'espace, sans quoi la transmission, y compris la transmission de la révolte, serait tout simplement impossible...

2. La beauté

Faut-il revendiquer la beauté? Faut-il dire d'un texte qu'il est beau?

Le manifeste de *Transitions*, plus volontaire ou plus juvénile que chacun de nous pris séparément, l'affirme hardiment. Mais nous hésitons.

Nous n'ignorons pas la légitimité de la méfiance qui s'est développée à l'égard de ce type de catégorie. Nous avouons sans difficulté que l'idée de Bien n'est pas la voisine de l'idée de Beau, que le ciel des idées est plutôt vide et les apparences plutôt tristes. Que les critères font défaut, que les jugements esthétiques engendrent des hiérarchies douteuses mises au service de hiérarchies sociales, de rapports de pouvoir. Bref, que le beau est variable, institué, historiquement relatif, non nécessaire en somme.

Pourtant, obstinément, nous y revenons dès qu'un certain type d'émotion nous submerge.

Peut-être «beauté» et «beau» n'ont-ils pas d'autre valeur que celle de ces mots repérés par Lévi-Strauss à la suite de Mauss à propos du *hau*, au nombre desquels il range «truc» ou «machin»: «signifiants flottants», ils visent à désigner des réalités incertaines dont le signifié fait défaut.

Est-il du coup possible, est-il désirable de s'en passer? Pouvons-nous vivre, lire des textes littéraires, enseigner, sans jamais y avoir recours? De quel élan, de quel partage nous privons-nous quand nous en bannissons l'usage?

Les articles que nous publierons dans le premier thème d'*Intensités* envisageront ces questions sous quatre angles d'approche évidemment non exclusifs les uns des autres:

- La défaite de la beauté, car nous sommes accablés de ce qu'elle n'ait jamais rien empêché.
- Les Belles-Lettres: ce temps où l'adjectif «beau» ne connaissait pas encore l'esthétique, que nous dit-il encore?
- Beauté, féminin, littérature, si belle qu'il faudrait s'attacher à un mât.

- Beauté et ardeur, quand la beauté, fébrile voire *convulsive*, sourd de l'adolescence pour détruire les *rêves de pierre*.

- Beauté et enseignement, si c'est bien aussi ce que nous espérons leur transmettre : un plaisir qui les soulève.

3. Le contresens

Il n'est pas rare qu'un ouvrage critique se présente comme la correction d'un contresens pesant sur l'œuvre d'un auteur, et il est banal qu'un enseignant appose, dans la marge d'un devoir d'élève ou d'étudiant, l'appréciation : « contresens ».

Pourtant, mal distingué de l'erreur, moins noble que le « sens » ou la « signification » dont il présuppose l'existence, rarement interrogé pour lui-même sauf peut-être dans les domaines de la philologie et de la traduction, le contresens occupe dans nos pratiques un statut infra-conceptuel. C'est qu'il règle à petit bruit le problème de la délicate articulation de la langue et de l'écriture, de la grammaire et du style, de la parole et du discours, de la production et de la réception, du texte et du contexte, etc. Personnage parfois discret, parfois emphatique de notre théâtre critique, le contresens nous est utile parce qu'il nous fournit un point d'accroche, un ennemi, un *drame*.

Mais jusqu'à quel point le texte littéraire se prête-t-il à l'hypothèse du *contresens* ? Même si, lors des querelles littéraires, chacun prétend tenir le sens droit d'un texte, les conflits d'interprétation ne semblent-ils pas indiquer au contraire qu'il n'y a de vie du sens que dans une approximation perpétuelle, voire dans le jeu des malentendus ? Peut-on du reste parler de contresens esthétique ?

Et pourtant, sans l'hypothèse du contresens, comment s'entendre, comment enseigner ?

4. Trop vrai

1984 : *L'Amant*. L'émission « Apostrophes » pendant laquelle Marguerite Duras raconte le texte en répondant à des questions autobiographiques. Le signifiant sombre dans le réel, sublime ou pas. L'autofiction se

développe. Les affaires aussi, voire les procès : le scandale littéraire ne concerne plus ni les mœurs ni la politique, mais la vie privée des proches de l'auteur, les *clefs*. La littérature pourrait-elle être *trop* vraie ? L'expulsion du signifié, but avoué de la modernité, aurait-elle paradoxalement favorisé, entre exercice spirituel et provocation, témoignage et voyeurisme, ce séjour direct dans le référent ? Ou faut-il se pencher, pour comprendre ce mouvement, sur des causes extra-littéraires : industrie de masse, biopolitique, etc ?

Ce qui est sûr, c'est qu'une nouvelle police semble surveiller la littérature, une nouvelle sacralité la défendre. Elles introduisent du trouble dans ce qu'on appelle le public, qui s'agrège de la sorte, émotionnellement, à un ensemble de quelques personnes privées et devient une sorte de masse aristocratique partageant, par la révélation, des noms propres et des *corps*.

Nous aimerions que les contributions, même lorsqu'elles porteront sur des périodes plus anciennes (peut-être même surtout quand elles nous éloigneront de notre histoire récente et de ses histoires), apportent des éléments d'analyse susceptibles de nous aider à sortir de cette tendance à la référentialisation étroite, peut-être mystique, peut-être triviale, de la littérature (que ce soit dans l'écriture ou dans la lecture) au détriment de la constitution d'un public *littéraire*.

5. Le contexte

A quel moment de l'histoire de la critique le contexte est-il sorti du texte pour renvoyer à ce qui, autour de lui, le conditionne, le cause, l'explique, au point de devenir parfois l'objet exclusif de la recherche et de l'analyse littéraires ?

Le mot apparaît en 1539 pour désigner l'« ensemble ininterrompu des parties d'un texte ». Cette dimension de continuité se trouve également présente dans le mot « contexture », « disposition et arrangement des parties » selon Furetière : « On dit aussi dans le figuré, la *contexture* d'un discours, d'un poème, en parlant de la suite, de l'arrangement, de la disposition de ses parties ». C'est seulement dans l'*Encyclopédie* qu'apparaît le sens d'« ensemble du texte qui entoure un extrait et qui éclaire son sens » ; puis, traduit de l'allemand (plus précisément de la *Critique de la raison pure*

en 1869), le mot se met à désigner l'« ensemble des circonstances dans lesquelles s'insère un fait ».

Tout vient donc du latin *contextus*, « assemblage, réunion ». Nous proposons de réouvrir le lourd dossier du « contexte » par la « contexture », où l'on pourra faire jouer toutes sortes de concepts voisins : situation, héritage, filiation, source, rhizome, réseau, racines, latences, écheveau, épistémé, monde, mode, milieu, climat, dispositif, agencement, économie, syntaxe, structure, tradition, etc. - sans oublier les inévitables inter-, hyper- et hypotextes du lexique critique. Il s'agira en effet de s'interroger moins sur la valeur d'un contexte et de sa construction que sur les deux gestes, trop souvent invisibles, de sélection *et de liaison* effectués chaque fois que l'on « contextualise » un texte ou un discours.

Aussi souhaitons-nous que, pour ce thème d'« Intensités », les contributions aient une dimension expérimentale : que se passe-t-il quand on varie les *contextures* ? Comment choisit-on une articulation du texte et du contexte contre une autre ? Va-t-on du texte au contexte, du contexte au texte ? Sur quel critère élit-on une interprétation : celui de la vérité ? de la causalité ? de la vraisemblance ? du probable ? de la pertinence ? Ou du sens transmis, de son éthique, voire de sa politique ? Ou peut-être parfois, de sa beauté, voire de son éclat, des coups de théâtre qu'elle ménage ?

Bref, comment *reconnaît-on* qu'un contexte éclaire un texte ?

Hélène MERLIN-KAJMAN
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3